



VOL. IV.—No. 29.

MONTREAL, JEUDI, 17 JUILLET, 1873.

{ ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

EXPLICATION.

Le dernier No. de *L'Opinion Publique* contenait l'entre-filet suivant :

" Testament de Sir George."

" Le Canadien dit que le testament de Sir George est une tache sur sa mémoire. Nous sommes de son opinion et nous publierons ce testament dans notre prochain numéro."

Cet entre-filet n'est pas l'expression de notre opinion. Nous nous sommes fait un devoir de nous abstenir d'apprécier le testament qui fait tant de bruit, quoique nous soyons en possession de renseignements qui nous justifieraient de déclarer que d'un côté l'on a trop parlé de ce testament et que de l'autre l'on n'en a pas dit assez.

J. A. MOUSSEAU.

UNE VERTU EN PEINE.

M. Cauchon, qui veille avec sollicitude sur la caisse publique et sur celle de quelques particuliers, a des inquiétudes mortelles à notre endroit. Il s'excite jusqu'à l'indignation vertueuse à la seule pensée que nous ayons pu être au nombre de "ces jeunes avocats français" dont Sir Hugh Allan se vante d'avoir subventionné les journaux pour préparer le sentiment public sur la question du Contrat du Pacifique.

Et il se demande, avec cette politesse exquise qui n'a d'égale que sa mine élégante, s'il est bien vrai que "la caricature Mousseau" a reçu de cet argent?—Non, M. Cauchon, nous n'avons rien reçu. Nous n'avons encore jamais vendu notre plume ni volé personne, —ni corporations, ni gouvernements, ni particuliers. Cela dépend probablement de ce que nous n'avons pas encore votre valeur morale ni votre longue expérience du métier.

Maintenant, M. Cauchon, nous allons vous donner un petit conseil; il nous semble que notre bonne volonté à dissiper vos craintes à notre égard nous donne ce droit: devenez poli, cessez ce langage de crocheteur, ces injures sottes sur la taille et la personne de vos adversaires; votre chute vous a rendu hideux; votre genre de polémique, si vous le continuez, vous couvrira de ridicule. Quand on porte votre nom, votre physique et vos antécédents, on devrait au moins être modeste et ne pas s'aventurer sur un terrain où tous les avantages sont contre vous. M. Cauchon parlant de mine ou de malhonnêteté! mais c'est le bossu, le nain vantant sa haute et belle taille; c'est Harpagon criant au voleur.

J. A. MOUSSEAU.

LES ETAPES D'UN CONSCRIT.

VEILLÉE AU BIVOUAC.

(Suite et fin.)

A six heures je prenais mon rang sur le champ de Mars, au milieu de cinq à six cents jeunes gens, costumés de toutes les façons: en blouse, en paletots, chapeaux de feutre et de paille, casquette, bonnets de coton bleu; des bottes, des souliers; toute la friperie était représentée. Beaucoup, au lieu du sac, avaient emmanché au bout de leurs batons, un mouchoir lié aux quatre coins contenant un peu de linge; quelques-uns avaient les yeux rouges et le teint pâle; mais la majorité était joyeuse. Les officiers de recrutement firent l'appel et nous classèrent par ordre de corps et d'armes. Je me trouvais le numéro 1er de 29 gars destinés, comme moi, à revêtir la tunique verte. A six heures un quart un roulement de tambour annonça

l'arrivée du général et de son aide de camp. Nous ouvrimmes les rangs et cet officier général passa rapidement au milieu de nous, puis il nous fit former le cercle et nous adressa un discours guerrier destiné à nous dorer la pilule et à nous inculquer, dans la mémoire, ce principe éternel et immuable, à savoir: "que le soldat français doit garder son drapeau ou périr avec; que le bâton de maréchal est dans chaque giberne, que l'obéissance aux chefs est le premier devoir," et un tas de fariboles que je ne me rappelle plus.

A 7 heures nous rompions les rangs et nous filions, nous autres chasseurs, pour Orléans! Un vieux sergent, à cheveux gris, décoré, nous conduisait avant l'appel. Je l'avais entraîné chez le mastroquet (marchand de vin) où je lui avais payé un café; il faut toujours arroser le gosier de ces gaillards-là si on veut être bien reçu en arrivant. En qualité de No. 1er je l'avais à côté de moi pendant la marche. Il comptait 15 ans de service et trois campagnes. Ses petits yeux noirs, perçants, ne laissaient rien échapper; sa parole brève et sonore vous entraînait dans les oreilles comme un coup de clairon. Il n'était pas tendre c'est vrai, surtout pour les trainards, mais son équité ne laissait rien à désirer.

A une lieue d'Amiens, notre sergent nous cria halte! et enflant sa voix: "Conscrits! à droite et à gauche formez le cercle; nom d'un tonnerre! je ne veux pas que nous arrivions au bataillon comme des pékins qui se promènent et comme des cornilles qui abattent des noix; en conséquence et pour l'ordre du jour: attention au commandement!"

"Pendant la marche, tout un chacun sera libre d'avancer les pattes comme il l'entendra; à condition que le compas soit toujours bien ouvert; ceux qui le fermeront trop, ce qui signifie les trainards, seront notés et punis d'une garde hors du camp et d'une corvée subséquente à l'occase...! arrivés là-bas! je m'en charge. Dans le 3ème bataillon des vitriers, ceux qui ont des rhumatismes ou les envoie à ces fainéants de pantalons rouges, avec les propres à rien. Je vous apprendrai à chaque étape, pendant une heure, à marcher au pas gymnastique et à redresser vos cerceaux (le dos). Par ainsi la chose est bien entendue, bien comprise? que je puisse dire, en arrivant comme autrefois le Petit Tondou: Soldats, je suis content de vous!"

"Rompez les rangs; marche à volonté par file d'étape, en avant... arche!"

Nous avions six lieues à faire pour atteindre la bourgade où nous devions coucher, et la feuille de route du sergent lui ordonnait de régler la marche du détachement à raison de une lieue et un quart à l'heure, au minimum; mais cette vieille *Brisque* ce serait cru déshonoré s'il s'était renfermé dans les limites fixées et nous sommes toujours arrivés, à l'étape, près d'une heure avant celle indiquée.

Pour en revenir à nos moutons:

Au commandement de notre chef nous nous formâmes sur deux rangs en colonne et, ouvrant les rangs, nous emboîtâmes le pas l'un derrière l'autre de chaque côté de la route de façon à laisser celle-ci entièrement libre pour la circulation des voitures. Notre sous-officier marchait seul au milieu, comme un général, pour surveiller la colonne. A peine en marche il se retourna, et nous cria:

—Enfants! pour charmer les ennuis de la route et vous la faire paraître plus courte il s'agit de causer, chanter, siffler, et rire. Je ne veux pas voir de bouches closes, ça ne vaut rien pour la santé! Allons, allons! un chanteur de bonne volonté, nous répéterons le refrain en chœur, et en mesure, pour régler le pas. Pour vous prouver que les chefs doivent toujours montrer l'exemple et marcher en tête, c'est moi qui commencerai la musique!

Il est de fait que nous avalâmes nos quatre premières lieues sans y penser; les chansons, les rires, les quolibets se succédaient sans interruption.

Arrivés à la grand'halte, nous nous assimes sur les bords de la route, chacun prit dans son sac ou dans son mouchoir, un morceau de pain, dans sa gourde une bonne goutte et vingt minutes après nous repartions.

Mais ce repas avait bien modifié l'allure des conscrits. Le sang, en se refroidissant, avait engourdi les jambes et les mauvais marcheurs commencèrent à gémir et à traîner la quille.

Le sergent nous avait dit qu'il conférerait la garde de *caporal postiche*, au meilleur marcheur, et que cette faveur serait d'un grand poids pour l'avancement.

Mon amour-propre se trouvait déjà excité par le hasard qui m'avait placé à la tête du détachement. Je fis tous mes efforts pour alléger mon pas, et bien que la fatigue commençât à rendre mes pieds très sensibles je me raidis contre la douleur et j'en-

tamai avec notre chef une conversation sur les divers exercices auxquels on soumettait les Chasseurs de Vincennes.

Enfin à un détour de la route, nous aperçûmes une assez grande agglomération d'habitations. C'était notre étape! Une distance d'une demi-lieue nous en séparait encore; à cette vue, toutes les têtes se redressèrent, les plus fatigués firent un effort pour allonger le pas.

Mes pieds étaient couverts de grosses ampoules, et à chaque secousse il me semblait marcher pieds nus sur du gravier; je ne sentais plus les articulations tant elles étaient gonflées, mais, l'orgueil me soutenait et quelques grimaces involontaires trahissaient, seules, mes souffrances; je conservais mon rang et ma taille était aussi droite qu'au départ, le sergent m'observait du coin de l'œil et souriait, malicieusement, à chaque froncement de sourcils que provoquait une douleur plus violente.

Nous atteignîmes la première maison du bourg. Le sergent commanda: halte!—nous fit secouer la poussière qui couvrait nos vêtements, et, formés en colonne nous nous dirigeâmes vers la grand'place, où nous devions recevoir nos billets de logement et la distribution du pain.

Une centaine de personnes assistaient à notre arrivée. Le secrétaire de la Mairie nous attendait, et dès que notre sergent nous eut fait mettre en rang de bataille, il vint le complimenter et lui donner ses instructions. Notre chef me fit sortir des rangs, et me dit: "Pataud, tu vas prendre deux hommes avec toi, et te rendre chez le boulanger, que monsieur va t'indiquer, pour prendre le pain destiné à nos hommes. Dépêche-toi, que nous allions nous rafraîchir et arroser tes galons de *caporal postiche*. Tiens, voilà le reçu du pain; ne te laisses pas voler par le mitron."

J'accroplis ma mission sans difficulté et je distribuai les munitions de bouche et les billets des logis sous la surveillance du chef.

Nous devions être réunis sur cette place le lendemain matin à 6h.; le sergent logeait chez le secrétaire de la Mairie; celui-ci m'engagea à venir partager le dîner dès que j'aurais procédé à ma toilette. J'acceptai et me rendis avec un camarade à la demeure indiquée sur notre billet.

Notre hôte, habitait à l'extrémité de la grand'rue, il exerçait la profession de cordonnier; je me souviens plus de son nom. Quand je lui présentai le billet et qu'il lut: "A loger deux hommes pendant un jour," il grogna quelques mots que je compris à peine, mais où dominaient pas mal de jurons. Comme il n'en finissait pas et que j'avais hâte de me déchausser, je lui demandai de nous indiquer de suite la chambre qu'il nous destinait: "Une chambre! vous irez à l'auberge; je n'ai pas de logement de trop; tenez, voilà 20 sous pour vous deux."

"Vous vous trompez, monsieur, lui dis-je, nous avons droit d'après la loi, à vingt sous par homme lorsque nous ne recevons pas le logis."

"Je ne vous donnerai pas un centime avec, f... la paix."

"Eh bien, vous allez venir avec nous vous expliquer à la Mairie, ou bien nous restons ici. C'est abominable de marcher vingt sous à deux pauvres b... qui tombent de fatigue et de les trimballer ainsi pendant deux heures. Allons venez, et que ça finisse!"

Lorsqu'il vit que je le prenais sur ce ton-là, il fouilla dans sa poche et en tira une seconde pièce de vingt sous qu'il me donna brutalement. Il nous fallut retourner sur nos pas, car l'auberge se trouvait sur la place du village.

Quand j'ôtai mes souliers, mes chaussettes étaient ensanglantées, les ampoules avaient crevé et toute la plante des pieds à vif. Je me rappelai heureusement le conseil que m'avait donné avant de partir, un vieux militaire; je demandai deux œufs, je battis les blancs avec du savon et de l'eau de vie. J'entourai mes pieds de ce liquide et le bien-être que j'éprouvai fut si rapide que deux heures après, je ne ressentais presque plus de douleur.

Le lendemain à 6h., tout notre détachement était réuni et nous filions de nouveau vers Orléans.

Aucun incident ne signala la route. Mais le plus drôle fut notre arrivée à la caserne occupée par le bataillon de dépôt. Imaginez-vous....

Pataud n'eut pas le temps d'achever sa phrase, un coup de clairon sonnait Aux armes! venait de retentir; nous nous levâmes précipitamment et courûmes aux faisceaux. Cinq minutes après nous prenions le peu gymnastique pour aller renforcer la garde de l'Assemblée législative.

J. BOYER.

Montréal, 1er juillet 1873